
M A N U S C R I T

RISORGIMENTO POP

de Daniele Timpano et Marco Andreoli

Traduit de l'italien par Olivier Favier et Eve Duca

cote : ITA11D895

Date/année d'écriture de la pièce : 2009

Date/année de traduction de la pièce : 2011

« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »

M A I S O N A N T O I N E V I T E Z
centre international de la traduction théâtrale

“J'ai cru évoquer l'âme de l'Italie et je ne vois devant moi que son cadavre”
[Giuseppe Mazzini, 1870]

Espace vide. Les lumières de la salle sont encore allumées alors que le public entre, mais faibles, sépulcrales. Trois découpes dessinent autant de compartiments-cercueils de faible lumière sur le fond de la scène: un vert, un blanc, un rouge. Dans le vert et dans le rouge, Timpano-rouge et Andreoli-vert, les bras le long du corps, rigides, immobiles. Ils sont habillés de noir, en complet style clergyman (pantalons noirs, veste noire, chemise noire à petit col blanc caractéristique), comme deux prêtres. Un mouchoir-suaire de soie blanche leur couvre le visage, comme deux morts. Le public entre. Les lumières de la salle s'éteignent lentement. Lentement, Timpano se découvre le visage. Yeux écarquillés. Barbe de trois jours. Lentement, il enfile une paire de lunettes de soleil toutes noires et toutes rondes, à en porter malheur. Andreoli, toujours lentement, découvre lui aussi son visage, les yeux tout aussi écarquillés, lui aussi avec une barbe de trois jours. Lentement il met ses lunettes lui aussi, toujours noires et toujours rondes. Ils restent tous les deux au fond de la scène, les bras le long du corps, immobiles et inquiétants. Long silence chargé d'attente.

TIMPANO : *(tristement)* Vive l'Italie!

Andreoli lève très lentement le bras droit jusqu'à ce qu'il soit déplié, tendu, en direction du gril. Puis il le laisse retomber, donnant ainsi le signal pour le début de la musique. Des hauts-parleurs éclate, inattendu, explosif et apparemment hors propos, «Baby one more time» de Britney Spears à plein volume.

Ils dansent tous les deux, le bon Andreoli et le bon Timpano, désaccordés et heureux, jusqu'à ce qu'à la fin ils se retrouvent tous les deux à l'avant-scène, de part et d'autre du plateau. Ils garderont cette distance pendant presque tout le spectacle.

La musique s'interrompt brusquement. La scène est éclairée de blanc.

TIMPANO : *(enlevant ses lunettes)* Mais au fond, c'est une histoire d'amour.

La musique de "Baby one more time" reprend, mais dans une version lente et déprimante pour piano mal assuré et pour soliste, une voix masculine qui se voudrait émouvante et n'est jamais qu'involontairement comique, pathétique aussi, très triste et romantique. Tandis que lentement (et dramatiquement) les lumières s'éteignent, Andreoli, pour installer l'ambiance, allume tristement son briquet Zippo, comme s'il s'agissait d'une bougie votive ou d'un cierge en mémoire d'un défunt.

TIMPANO : Anita. Anita. Anita ne meurs pas. Ne meurs pas. Ne meurs pas, Anita. Tu es la mère aimée de *mes* enfants. Tu es *ma* femme. Tu es l'ange de *mon* foyer, Anita. Ne meurs pas. Ne meurs pas. Ne meurs pas, non. Ne meurs pas, je t'en prie. Je t'en prie, Anita. Je t'en prie. Ne meurs pas. Ne meurs pas. Ne meurs pas...

ANDREOLI: Elle meurt, Général. *(Il éteint le briquet d'un souffle et la musique s'interrompt brusquement)* Elle est morte.

Lentement, la lumière blanche réapparaît sur l'ensemble du plateau.

TIMPANO : *(remettant ses lunettes, changeant de ton brusquement)* Tout cela n'a jamais été prouvé. Ce qui s'est passé, c'est qu'au dix-neuvième siècle, il y avait quatre pères de la patrie: Mazzini, Garibaldi, Cavour et Victor-Emmanuel. Victor-Emmanuel II. Sauf que la patrie n'existait pas. Oui, parce que l'Italie à cette époque... À cette époque, l'Italie, quand meurt Anita en 1849, l'Italie n'existait pas. L'Italie c'était: le grand Duché de Toscane –en Toscane –, le duché de Modène et Reggio –à Modène et Reggio –, le Duché de Parme et Plaisance –à Parme et Plaisance–, le Royaume de Lombardie-Vénétie, autrichien –en Lombardie et en Vénétie – le Royaume de Sardaigne –dans le Piémont–, le Royaume des Deux Siciles –dans les deux Siciles à la fois– la Sérénissime République de Sanmarin –sur le Mont Titan, là-bas à Sanmarin, où elle est encore, irrédente–et l'État de l'Église. État de l'Église, État de l'Église, oui, langoureusement étendu, celui-là, entre l'Adriatique et la mer Tyrrénienne, couché sur un lit diagonal fait du Latium, de l'Ombrie, des Marches, de la Romagne, et un seul coussin: Rome, ville où aucune brèche n'est ouverte en cet instant. Cela, dans la quarante-neuvième année du dix-neuvième siècle. Mais Anita, en effet, qui meurt en Italie, ou plus exactement en Romagne, en 1849, n'était née dans aucun de ces endroits très italiens, et elle s'appelait en fait "Ana Maria da Silva de Jesus Ribeiro": une extra-communautaire brésilienne et analphabète – il semblerait qu'elle savait juste écrire son nom - qui parlait difficilement l'italien. Oui, parce que l'italien, l'italien existait. Les Italiens le parlaient difficilement. Mais il existait. L'Italie, elle, n'existait pas. Voilà. Résumé. L'Italie n'était pas encore née mais elle a déjà quatre pères. Et un anti-père. Pie IX. Le Saint-Père. *(Tous deux font le signe de la croix)* Donc, en Italie, l'Italie n'existait pas, en 1849. Mais elle existait en 1861. 150 ans ont passé: merci.

Timpano sort de scène, plantant là son camarade.

ANDREOLI: (*embarrassé, essayant de reprendre le discours interrompu de Timpano*) ...En Italie... En Italie... il n'y avait pas d'Italie... en 1849... (*Prenant de l'assurance*) 17 mars 1861: Victor-Emmanuel II est le premier roi d'Italie (*Perdant de l'assurance*) Dès ce moment-là, il semble que les choses aient tourné un peu court... Le *premier* roi d'Italie s'appelle Victor-Emmanuel II?

(*Se reprenant*) C'est comme ça. Résumé. Il était une fois un mort depuis longtemps, écartelé depuis longtemps en sept morceaux décomposés –plus un huitième, qui est la République de Sanmarin, dont personne ne se souvient jamais–puis arrive le dix-neuvième siècle et c'est le coup de génie: quelqu'un décide de recomposer la dépouille, de recoudre le corps mort du pays; mais oui, un corps nouveau et vivant et palpitant, mêlé de morceaux de cadavres défunts à galvaniser avec le courant électrique du patriotisme; mais l'Italie est morte, morte, morte, sans un Dieu ou un Docteur Frankenstein pour la relever; l'Italie est composée de petits bouts de cadavres déjà morts, morts, morts; et en effet, même recousue, l'Italie ne se relève pas. Cette non-résurrection, qui advint dans l'Italie du dix-neuvième siècle, les Italiens l'appelèrent ensuite: Risorgimento. Mais c'est une histoire tellement triste. Triste. Triste. Triste... (*Il se met à pleurer et essaie de s'essuyer les yeux avec un pan de sa veste*).

Timpano revient et retourne aussitôt à l'avant-scène.

TIMPANO : (*ôtant ses lunettes de soleil*) Mais au fond, c'est une histoire d'amour.

“Baby One more time” de Britney Spears reprend dans la même version lente et pleurnicharde pour piano et soliste qu'on a déjà entendue; Andreoli allume de nouveau son briquet Zippo. De nouveau les lumières s'éteignent.

TIMPANO : (*mélodramatique*) Anita. Anita. Anita. Rome est désormais derrière nous, Anita. Les Autrichiens et leurs fidèles nous cherchent partout, Anita. Anita tu es malade. Ta vie s'achève, Anita. Elle est lente; tu ralentis notre fuite, mon amour: tu es lente. Je suis un homme du monde -des deux mondes- et je suis un homme pratique. Je regarde ma femme, la mère de mes enfants, je lui souris une dernière fois et je dis: «Excuse-moi». Je la prends par le cou et je serre. Anita meurs, s'il te plait. Meurs. Meurs. Meurs. Meurs, mon amour. Meurs. Meurs. Et elle meurt.

Andreoli éteint son briquet, la musique s'interrompt brusquement et Timpano remet ses lunettes. Le plateau se rallume brusquement lui aussi.

TIMPANO : Ça non plus, ça n'a jamais été démontré.

ANDREOLI: Eh, mais moi je suis Nino Bixio!

Longue pause.

TIMPANO : Ne l'écoutez pas. Lui c'est Marco Andreoli, acteur et auteur de théâtre, génial co-auteur de ce spectacle. (*Pause*) Ce soir, en revanche, mon nom paraît évident... (*Pause*) Quoi qu'il en soit, je suis Giuseppe Garibaldi. Merci.

ANDREOLI: Général, replions-nous!

TIMPANO : Mais où nous replier, Nino? Là, c'est adieu l'Italie et on meurt! Vive l'Italie!

Pause.

ANDREOLI: L'Italie n'est plus.

TIMPANO :L'Italie qui ne meurt pas n'est plus.

ANDREOLI: l'Italie est morte.

TIMPANO : Elle s'est relevée, elle est remorte.

ANDREOLI: Courage!

Ils sortent tous les deux. La scène, pendant quelques secondes, reste complètement vide. Puis ils rentrent, en portant sous leur bras deux tabourets de camping tricolores; ou presque.

TIMPANO : Un spectacle sur le Risorgimento? Un spectacle sur le Risorgimento, un spectacle sur le Risorgimento, un spectacle sur le Risorgimento! Eh bien oui! Oui! Trois. Trois raisons nous ont poussés à réaliser un spectacle sur le Risorgimento!

Ils s'assoient tous les deux, toujours aux deux coins opposés de l'avant-scène.

TIMPANO : Première raison: rappeler à l'Italie et aux Italiens nombre de leurs valeureux patriotes qui laissèrent leur vie sur les champs de bataille en combattant pour elle, pour l'Italie, et suppléer ainsi à la totale absence, chez le peuple italien, d'une quelconque mémoire historique relative aux processus du Risorgimento, comme à la plus élémentaire histoire nationale, offrant à tous les Italiens –à tous et spécialement aux jeunes– la possibilité de redécouvrir des modèles culturels valides, comblant finalement –grâce à nous et grâce à la force de persuasion et d'intrusion du théâtre– l'épouvantable vide moral et civique qui depuis toujours est la tare héréditaire de notre pays. Parce qu'un pays sans mémoire est un pays sans futur!

ANDREOLI: (*éclate de rire; de manière exagérée; fausse*) Ah! Ah! Ah!

TIMPANO : (*se retenant de rire lui aussi*) Deuxième raison... Deuxième raison... Non. Non. Troisième raison... Troisième raison... Troisième et dernière raison... Troisième... et dernière raison...

(*Avec un soupir, ôtant ses lunettes*) Gagner enfin un peu notre vie nous aussi avec notre revenu précaire de théâtres, en vendant le spectacle à l'occasion des 150 ans de l'Unité italienne. Telles sont les raisons qui nous ont poussés... Telle est la raison qui nous a poussés à réaliser un spectacle sur le Risorgimento. À deux pourtant, ce qui augmente les dépenses –de train, d'hôtel, de restaurant... Vous n'avez pas idée de combien nous avons dépensé pour être ici ce soir. Nous pouvions aussi vous proposer un monologue rasoir. Mais nous ne l'avons pas fait. Et vous nous en remerciez, pas vrai?

ANDREOLI : Mille mercis.

TIMPANO : Comme dirent les Siciliens à Garibaldi lors de l'expédition de 1860: merci les Mille. (*Au public*) Merci. (*Toujours au public, après une pause*) Applaudissements. (*Toujours au public, insistant*) Applaudissements, applaudissements. (*Après une dernière pause, pratiquement implorant*) Applaudissez.

Le public est supposé applaudir, sinon Timpano et Andreoli se font un clin d'œil et -tristement- ils s'applaudissent réciproquement.

TIMPANO : (*au public*) Merci. Merci. Applaudissements fracassants. (*Levant l'index*). Ce doigt est le symbole de l'Unité italienne: "l'Italie sera une et indivisible", a dit Mazzini, "ou ne sera pas". (*Remplaçant l'index par le majeur, en envoyant concrètement se faire foutre un spectateur innocent*) Et en fait elle n'est pas. Et elle ne sera pas. Ce sont ceux de la Ligue du Nord qui le disent. Ceux de la Ligue du Nord, qui critiquent beaucoup le Risorgimento et Garibaldi. (*Montrant Andreoli*) Voilà: lui il est de la Ligue Nord, par exemple.

ANDREOLI : (*agressif; vers un interlocuteur imaginaire*) Garibaldi, mais ton cul, tu t'en occupes jamais?

Timpano envoie son tabouret en l'air et commence à se démener sur scène, criant comme un fou. Andreoli reste confortablement assis sur son tabouret tricolore ou presque.

TIMPANO : (*Hors de lui*) Et comment osez-vous, putain, vous moquer de Garibaldi, vous tous, là